

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 2 (1895)
Heft: 18

Artikel: Lettres de musiciens. Partie IV, À celle que je ne puis plus chanter
Autor: Gidé, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068509>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GAZETTE MUSICALE

DE LA SUISSE ROMANDE

II^e ANNÉE

5 septembre 1895.



LETTRES DE MUSICIENS

IV

A celle que je ne puis plus chanter

JE viens de te retrouver, inspiratrice trop longtemps incomprise, je te sens palpiter en moi, sous l'influence d'un sentiment nouveau, infiniment doux et puéril; tu existes encore... mais je ne puis plus te chanter.

Tu es revenue, ignorante de mes pauvres aspirations d'être vieilli, de mes pauvres désirs de désabusé, et ton image que je ne connaissais plus s'est de nouveau fixée en moi, impérieuse, et m'a révélé une nouvelle vie que je ne saurai pas vivre, dicté de nouveaux chants dont je ne saurai jamais trouver l'accompagnement. J'ai senti en te revoyant mes nerfs vibrants s'apaiser... et les dissonances se sont résolues et l'harmonie de mon Moi s'est épurée et c'est calmement, sainement, que j'entends maintenant résonner à mon oreille les combinaisons de sons jadis échafaudées dans la fièvre. Tout est calme, calme, calme; c'est la nuit adorable où brillent purement les chastes étoiles; c'est l'apaisement délicieux des lendemains d'angoisses et mon cœur bat tout doucement, comme soulevé par le balancement d'une escarpollette, sans qu'aucun désir autre ne l'anime que celui de voir se prolonger indéfiniment cette minute exquise de repos vague, de paix indécise, cette sensation de néant où toutes mes idées viennent se rafraîchir, se vivifier,

tremper mollement leurs ailes endolories avant de s'ouvrir de nouveau à l'azur.

Ton image a effacé toutes les images inspiratrices d'autrefois et peu à peu j'oublie le pourquoi de mes énervements passés et de mes enthousiasmes morts... je n'ai pas su vivre! — Où est le temps où je ne demandais à mon art que l'intensité des sensations physiques, où je m'efforçais de condenser en quelques pages un maximum d'émotions violentes, où le mot « musique » évoquait en moi le désir, la passion inapaisée, une lutte pénible de sentiments tourmentés? — Tu m'es apparue, et mon art s'est subitement présenté à mes sens sous un jour nouveau: les crescendo qui frémissent, les stringendo qui halètent me laissent froid; je reste insensible aux déroulements rosaliens des mélodies passionnées, aux languides répétitions de phrases énervées... O Muse de Massenet, tu m'inspiras aussi à ton heure: j'ai senti ta main moite étreindre mon front bouillonnant et j'ai connu l'ivresse des ascensions brûlantes de quartes et des tumultueux tremolos. J'ai fait chanter aux violoncelles des thèmes évocateurs de luxures, les trombones exubérants ont ponctué les battements haletants de ma passion inassouvie, et les arpegges frôleurs des harpes ont bercé mes maladifs apaisements...

Plus tard, je t'ai connue aussi, Muse de Chabrier, et je t'ai chantée, — ô joie de vivre, — en des œuvres exaspérées où les timbales sonores et les trompettes éclatantes traduisaient mes éclats de rire de vieux qui veut se persuader qu'il est jeune encore, alors que les rabelaisiennes sonorités des bassons et les éclats voltairiens des cors bouchés disaient mon mépris momentané pour l'humanité et

mon désir de cracher sur cet idéal fuyant que je n'arrivais pas à atteindre. Feux d'artifices de notes, ivresses étranges d'harmonies, cahottements extravagants de rythmes, vous avez éclaboussé mon papier, je vous ai fait pétarader à l'orchestre, et j'ai joui follement en vous entendant jeter aux quatre vents vos folles fanfares...

Puis, plus tard, je me suis complu aux mystérieux et décadents accouplements de notes, et mon cœur a pleuré chromatiquement en des œuvres quintessenciées et instables où l'inquiet le disputait à l'irraisonnable, où il n'y avait ni sourires ni larmes, où les accords convulsivement déformés n'étaient plus des accords mais des cimetières de notes, où n'existaient plus ni mesure ni tonalité; en cette musique hybride, j'avais pourtant mis tout mon cœur — tout ce qui restait de ce pauvre cœur mangé par les désillusions artistiques — et je pleurais en l'écrivant et je pleurais en l'entendant, et je restais froid à toute musique pondérée, à toute musique dont l'audition ne m'aurait pas écorché vif et fait vibrer jusqu'à la souffrance tous les nerfs d'un être maladivement surrexcité...

.
.

Et voici que tu m'apparais, ô Muse que je n'ai pas su connaître et chanter à ton heure, Muse de candeur, Muse puérile et profonde! Et voici que les larmes brûlantes me montent aux yeux et que j'ai honte de mon long aveuglement: J'ai pu trouver des accents déli-rants pour chanter la passion sensuelle et des hymnes tintamarresques que rythmait l'enthousiasme feint d'une jeunesse feinte, et j'ai pu inventer les harmonies compliquées qui, seules, pouvaient traduire à un moment mes désirs de sensations âcres et nouvelles, mais, dans la joie douloureuse d'apprendre enfin à t'apprécier, ô Musée pure, ô Muse innocente, je cesse de chanter, car je ne saurais imaginer des accords assez immatériels pour te peindre telle que je te vois enfin, dégagée de voiles volontairement tissés par une imagination déréglée...

Tu es une enfant encore, une petite fille,

une petite fille toute rose et toute blanche et plus blanche encore, que l'on aime parce qu'elle ne sait rien et ne veut rien savoir et parce qu'elle reflète en son âme mignonne tout l'inconnu du ciel. Tu renfermes en toi toutes les joies futures, mais incomplètes, gauchement formées, naïves ébauches de formes adorables. En tes yeux rit le bonheur d'ignorer encore, l'ivresse de deviner déjà; tu scrutes l'horizon d'un regard borné et tu n'y vois que des merveilles; tes petits pieds battent, impatients, le sol misérable dont les cailloux, plus tard, t'ensanglanteront: tu voudrais t'élancer et tu ne te hasardes pas, tes ailes frémissent, mais tu n'oses les déployer, pressentant les accablancements et les rancœurs inévitables de demain. Tu ne connais pas la peur mais tu hésites: inconsciemment tu désires prolonger ce crépuscule de la vie où la lumière douce du soleil qui va paraître enveloppe toutes choses d'un manteau de lumineux mystère. Tout est vague, vague encore, mais tout existe déjà et tu te laisses pénétrer par cette lumière qui ne blesse point, que tes yeux peuvent fixer impunément, et tu aspiras délicieusement ces parfums qui ne savent pas griser. Tu sens ton âme frémir comme une harpe éolienne et les lèvres balbutient en un cantique d'adoration des notes clairsemées, douces comme des rayons de lune...

Et c'est l'impossibilité où je me sens de trouver la formule pour te chanter qui me tourmente et qui me ronge! Je t'ai entrevue et je voudrais que tu eusses toujours habité en moi car je sens que, seule, tu es digne d'être chantée, et pourtant, jamais, jamais je ne trouverai dans mon cœur assez de pureté pour me hasarder à t'évoquer musicalement, et j'ai défloré tant et tant de notes que je n'ose en ramasser les débris pour en construire l'hymne nouveau de régénération que tu devrais inspirer! Les violoncelles ont été souillés par les mélopées chatouillantes que je leur faisais dire... et les trompettes sont trop éclatantes... et les flûtes ont trop roucoulé dans les bocages... et les cors ont fait galoper trop de folles chevauchées! Il faudrait

pour te chanter des tonalités si calmes, sans modulations, sans dissonances, — même les plus passagères — et des thèmes jeunes, enthousiastes et cependant chastes, et des sonorités transparentes comme l'eau, bleues comme le ciel du matin... Je ne sais plus chanter ainsi, je ne sais plus penser ainsi, et j'envie de toutes les forces de mon être l'enfant candide, qui, à l'aube de la vie, n'ayant pas encore aimé, n'ayant pas encore souffert, n'ayant pas encore vécu, prendra sa harpe d'une main tremblante et, éperdu de joie, égrènera les notes harmonieuses du chant printanier qui te célébrera, ô Jeunesse!

E. GIDÉ.



LA SAISON MUSICALE DE 1894/95

DANS LA SUISSE ALLEMANDE

(Suite)

Les maîtres classiques n'ont point d'ailleurs été sacrifiés aux modernes, non plus que les chefs de la première école romantique.

De J.-S. Bach, c'est la *Passion selon St-Jean* qui a été à l'ordre du jour, œuvre sérieuse et profonde, poignante presque en sa polyphonie serrée. La « Liedertafel » de Berne en a donné une interprétation modèle à l'occasion de son jubilé cinquantenaire, le 28 avril, et le chœur d'une ville petite pourtant, l'« Oratoriengesangverein » de Frauenfeld s'y est attaqué avec un succès réjouissant, le 24 mars, sous la direction de M. Emile Keller. Dans l'une et l'autre ville, c'étaient des chanteurs bâlois éprouvés, MM. Rob. Kaufmann et E. Sandreuter, qui avaient été chargés de la partie de l'Évangéliste, scabreuse et fatigante à cause de sa hauteur. Le Christ était chanté, à Berne, par M. Sisternans, le distingué baryton de Francfort, à Frauenfeld par notre compatriote M. Burgmeier, d'Aarau, chanteur doué d'une voix particulièrement puissante. Les solistes féminins aussi se sont excellemment acquit-

tés de leur tâche; c'étaient, à Berne, MM^{mes} Emma Hiller de Stuttgart, et Clara Schacht de Berlin, à Frauenfeld MM^{mes} Huber-Petzold de Bâle, et Exter de Munich.

Les œuvres du grand maître de l'oratorio ancien, J.-G. Hændel, paraissent relativement peu fréquemment sur les programmes de la saison dernière. Toutefois la Société de chant de Bâle a donné dans son premier concert, le 6 décembre, une exécution merveilleuse de *Samson* et le Chœur mixte de Zurich, le jour du Vendredi-Saint (12 avril), a clôturé la série des concerts dans l'ancienne Tonhalle par une exécution non moins remarquable du *Messie*. Cette même œuvre avait été donnée le 17 mars à Hérisau, dont le Chœur mixte s'était tiré tout à son honneur d'une entreprise périlleuse pour une société peu nombreuse.

La toujours jeune et radieuse *Création* de J. Haydn, accompagnée au piano et à l'orgue seulement, mais au reste fort bien exécutée, formait le programme du concert donné le 28 avril par le Chœur mixte d'Uster, tandis que la Société de Ste-Cécile et le Chœur d'hommes de Soleure avaient choisi les *Saisons* pour leur concert du 5 mai; l'exécution soigneusement préparée par M. C. Julius Schmidt était excellente. M^{me} Klein-Achermann, M. Troyon de Lausanne et M. Andrew du Théâtre de Zurich partagèrent les honneurs de la soirée avec les chœurs et l'orchestre de Berne qui accompagnait le tout. — Mendelssohn est représenté par plusieurs grandes œuvres: *Paulus*, à Berne où la Société de Ste-Cécile l'a donné dans la cathédrale, le 16 décembre (concert de Noël); des solistes de talent, MM^{mes} Huber-Petzold et Räuber-Sandoz, MM. Sandreuter et Anton van Rooy de Francfort, ont contribué à donner de l'œuvre une exécution magnifique. *Elie* à Winterthur, Glaris et Thoune qui fournirent des auditions dignes de l'œuvre choisie. *La première nuit de Walpurge*, dont la jeunesse semble inaltérable, à Olten où nous la trouvons le 31 mars au programme de l'excellente Société de chant de la ville. Bâle et Lenzbourg ont en outre entendu le finale de *Lorelei*, dans lequel, à Lenzbourg, une cantatrice Suisse dont la renommée est déjà européenne, M^{lle} Erica Wedekind, de l'Opéra royal de Dresde, incorporait l'héroïne désespérée. La muse romantique n'est pas restée dans l'ombre et nous